

SERGIO LEONE

Opus nostalgique et pathétique
sur la destinée

ROBERT DE NIRO
JOE PESCI
JAMES WOOD
BURT YOUNG
ELIZABETH MCGOVERN
TUESDAY WELD



Fiche d'analyse de film

IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE

USA-Italie ● 1984 ● COULEUR ● 3h40

SCÉNARIO Sergio LEONE et Leonardo BENVENUTTI,
Piero De BERNADI, Enrico MEDIOLI,
Franco ARCALLI, Franco FERRINI

IMAGE Tonino DELLI COLLI
MUSIQUE Ennio MORRICONE
MONTAGE Nino BARAGLI

L'HISTOIRE

En 1968, David Aaronson dit «Noodles» est un homme qui a dépassé la cinquantaine. Vieilli et solitaire. Il revient sur les lieux de sa jeunesse dans le Lower East Side de New York, le ghetto juif des années 1920, en réponse à une mystérieuse convocation.

Il rend visite à Fat Moe Gelly, l'un des membres de la bande à laquelle il appartenait jadis.

Il revoit son enfance où il vit alors de rapines avec ses amis Patrick Golberg dit «Patsy», Philip Stein «l'œil en coin» dit «Cocky», le petit Dominic. Il revoit son premier amour : Déborah, la sœur de Moe pour laquelle il éprouve une véritable fascination.

Survient Maximilian Becovicz «Max», un cinquième mousquetaire plus âgé et plus déterminé, qui prend en main le groupe de gamins et devient son meilleur ami.

Au cours d'une échauffourée sous le pont de brooklyn, Noodles venge la mort du petit Dominic en tuant le chef d'une bande rivale. Il écope de quinze années de prison. A sa sortie, il est accueilli par la bande, dont les affaires désormais prospèrent grâce à la prohibition. Max, assoiffé de pouvoir et de réussite s'est allié à la pègre.

Le gang multiplie les coups et assoit son influence en protégeant un leader syndical. Il revoit cette ultime soirée en compagnie de Déborah qui partira le lendemain pour Hollywood. A Noodles, elle a préféré son métier d'actrice.

Il se souvient de la fin annoncée de la prohibition, de ses amis, Max, Patsy et Cocky abattus par la police, au cours d'une triste nuit de 1933. Cherchant à éviter un massacre lors d'un hold-up risqué, il a trahi la bande en les livrant. Trente ans après, la mystérieuse convocation le conduit jusqu'à Deborah devenue une actrice célèbre. Elle vit avec le sénateur Baley.

Se rendant à l'invitation de ce mystérieux sénateur, homme politique très puissant menacé par un scandale politico-financier, il découvre que

Baley n'est autre que Max. Ce dernier, supposé avoir péri dans le hold-up sanglant a pris, sous le nom de Baley, l'identité d'un riche sénateur. C'est lui qui avait tout manigancé : le massacre et le maquillage du cadavre (censé être le sien) avec la complicité de la police raflant au passage tout l'argent de l'équipe. Il est responsable du triple gâchis de la vie de Noodles : amour, amitié, magot. Cependant, c'est encore lui qui, se sachant «brûlé», a rappelé Noodles pour l'exhorter à l'abattre au nom de l'amitié.

Mais Noodles n'éprouve pas de haine, ni de sentiment de vengeance, il n'a plus d'amitié. Pire, il traite Baley-Max avec un froid respect et refuse «le contrat» au nom des valeurs de son enfance et de sa jeunesse.

PISTES DE RÉFLEXION

Le décès prématuré de Sergio Leone en 1989, fait de «*Il était une fois en Amérique*» son film testament et, constitue le dernier opus d'une trilogie portant sur les périodes clés de l'histoire de ce pays.

Ouverte par «*Il était une fois dans l'Ouest*» situé à l'époque de la conquête de l'Ouest, la saga américaine se poursuivra avec «*Il était une fois la révolution*» dont l'action se déroule en pleine révolution mexicaine pour se clore sur ce volet qui aborde la prohibition et l'avènement du gangstérisme.

● L'AMÉRIQUE ET SES ENFANTS

L'Amérique de Leone, promise par ce générique sombre, sobre et ambitieux sur lequel enfle le «*God Bless America*», se décline sur trois époques développées pour l'essentiel de façon linéaire.

C'est dans une dominante ocre pâle, telle une vieille illustration, que jaillissent les années vingt de l'adolescence des personnages (cinq garçons et deux filles du quartier juif), à l'âge critique où se dessinent déjà les destins.

Puis c'est dans le noir que s'accomplissent les années trente de l'âge adulte, celui des choix assumés, au moment de la prohibition.

Viennent enfin, sur un mode impressionniste, les années soixante qui marquent l'heure des bilans et des comptes à rendre.

Chaque ouverture de séquence est conçue comme un lever de rideau sur des espaces et des époques différentes : la fumerie d'opium et ses lits superposés tout en hauteur, la maison devant la



prison en largeur, le restaurant au bord de la mer en profondeur, l'abattoir désert et les faubourgs avec le remorqueur hors d'usage.

Peu à peu, au fil des scènes, dans la durée, au travers des lieux, des ambiances, des sons, des lumières, de la musique, s'esquisse le portrait de l'Amérique, personnage omniprésent du film qui aurait pu s'intituler « Il était une fois l'Amérique ». Mais le roman de l'Amérique est écrit par ses enfants.

La composition complexe du récit sur ces trois périodes provient de la reconstitution tout en flash back du passé de Noodles. C'est par lui, au travers de subtils retours en arrière et de va et vient épousant les mouvements mêmes de sa mémoire, que tout l'itinéraire de ce groupe de gamins issus d'un quartier défavorisé de New York est retracé.

Deux des enfants sont les moteurs du récit en ce qu'ils incarnent cette volonté d'être les premiers : Déborah, par son ardent désir de s'évader de son milieu social pour devenir une vedette et Max, être impulsif qui refuse d'avoir un patron.

Suivre l'évolution de la bande revient également à comprendre cette Amérique, sans cesse écartelée entre le mythe et le minable, entre le destin des individus et celui de la société progressivement et quasi inéluctablement minée de l'intérieur par le gangstérisme. Le destin de la société, c'est

la montée en puissance du crime : des simples magouilles avec le flic du quartier des années vingt, en passant par l'organisation maffieuse avec le dirigeant syndical dans les années trente, jusqu'à la corruption avec le pouvoir politique associé au monde artistique des années soixante.

Le parallèle constant entre le destin des individus et celui de la société a pour toile de fond la violence au service d'une ambition forcenée de réussite.

Max, incarne le monde de la pègre, et Déborah, celui du spectacle. Ils satisfont leurs ambitions respectives et réussissent à faire partie de « l'establishment », en intégrant le monde politico-syndical par la violence pour l'un, et le monde du spectacle par la compromission pour l'autre.

Mais cette réussite a un envers, elle ne s'accomplit que sur les décombres des amitiés brisées, de l'innocence saccagée.

● LE CHANT DU CYGNE

Noodles, est un personnage introverti et méditatif, sans ambition, sinon celle de se faire aimer de Déborah. Il s'oppose souvent à Max et à ses méthodes surtout après son long séjour en prison. Il vit de sentiments et se raccroche aux valeurs fondatrices de l'enfance commune. Les rituelles invitations à prendre un bain que se lancent les deux amis lorsque leur amitié semble menacée témoignent de cet attachement. Quant à la séquence au cours de laquelle Noodles précipite la voiture à la mer et les gangsters qu'ils sont devenus, n'est-elle pas l'expression d'un désir d'immersion purificatrice ? Même s'il peut tuer sans ciller, Noodles, le petit truand opiomane est un idéaliste qui croit en quelques valeurs simples. Il préfère être un rêveur qu'un pragmatique.

Lorsque Noodles réapparaît en 1968, Fat lui demande : « *Qu'est ce que tu as fait pendant tout ce temps ?* » Il répond : « *Je me suis couché tôt* ». Cette phrase résume la paix enfin trouvée au terme d'une vie tumultueuse. Durant ces longues années d'absence (la prison puis l'exil), Noodles a vécu en marge de l'histoire (de sa propre histoire) que d'autres ont vécue à sa place. Max, dans cette dernière et crépusculaire confrontation finale lui révèle cruellement toute la vérité de sa vie

« volée ». Comme Martin Eden héros du livre de son enfance, Noodles, le perdant magnifique, possède une candeur qui le protège. Il n'a plus de revanche à prendre sur la vie. Adolescent il a vengé son ami Dominic, adulte il refuse de se venger de celui qui l'a trahi.

Parvenu à maturité, au soir de sa vie, il sait que le temps est irrévocablement passé. La répétition décalée des mêmes scènes à des époques différentes : les adieux (devant la prison et devant la gare), les répliques à l'identique (*Ta maman t'appelle*), les gestes (Max cirant les chaussures) les objets (la montre) ou les chansons (Amapola) soulignent en permanence cette idée du passage du temps corrompateur et avec lui le regret, les remords, le gâchis de ce qui était offert.

Et pourtant toute la vie est là, qui s'étale dans les plus beaux moments du film comme la lecture du « *Cantique des cantiques* » par Déborah, la mort de

“
**PEU À PEU, AU FIL DES SCÈNES
S'ESQUISSE LE PORTRAIT
DE L'AMÉRIQUE**
”

Dominic, l'apparition de David, Patsy dévorant la charlotte ou l'échange des bébés à la maternité. Tout est passé si vite, la fin s'annonce déjà.

C'est alors que le regard éperdu, absent et nostalgique de Noodles sur ces vies devenues des destins, sur ce que le monde a été et ne sera plus, vient se confondre avec le regard amer et désenchanté du cinéaste : sur la triste condition de la femme (vierge inaccessible avec Deborah ou putain avec Carol), l'injuste inégalité des vies (Dominic assassiné au seuil de la vie, Moe sacrifié et Noodles, véritable laissé pour compte du destin), le déterminisme des milieux sociaux auxquels on ne peut échapper qu'au prix du reniement de ses origines, le triomphe des plus cyniques quand les naïfs et les purs échouent. Certes, il y a bien un prix à payer et le châtement n'est jamais très loin. Tel ce camion d'ordure dans la séquence nocturne finale, emportant peut-être dans les poubelles de l'histoire les commanditaires de l'ombre, dans une vision cauchemardesque et fantastique.

Le film a livré là son message essentiel. Une fois l'enfance passée, l'âge adulte est un temps de simulacre, un monde condamné à la corruption, à la dégradation et à la mort.

● IL ÉTAIT UNE JOÏE... LE CINÉMA

Les derniers plans du film, dans la fumerie d'opium, reprennent à peu près à l'identique ceux du début, abolissant dans un court circuit narratif, les trente années qui les séparent. La fin engendre le début, comme si le temps n'avait désormais plus de valeur.

La scène du théâtre d'ombres chinoises y est à nouveau montrée symbolisant l'illusion de toute vie dont on ne perçoit que les apparences et dont la réalité nous échappe.

Le film s'achève sur cet étrange sourire extatique

de Noodles, reflet de l'échec, de la vanité des idéaux, de la trahison de l'enfance, de la perversion de l'innocence. Un sourire pourtant directement adressé au spectateur qui semble invité à fuir la réalité (vers des paradis artificiels?). Puisque tout n'est qu'illusion, Noodles, aux termes de son voyage dans le temps, a choisi délibérément l'époque où il veut vivre, celle des années trente de sa jeunesse.

Et si la réalité de la vie vaut moins qu'un songe, mieux vaut revivre la plénitude de l'enfance et célébrer les valeurs du faux qu'est la croyance en la liberté, en l'amour, en l'amitié et en la fidélité au serment.

Ce plan de théâtre d'ombres qui ouvre et ferme le film, ce sourire qui éclaire le visage jusqu'alors si triste de Noodles revêtent soudain une dernière signification. Ne sont-ils pas les signes d'un vibrant hommage à l'art cinématographique ? Le théâtre d'ombres renvoie à la lanterne magique et le sourire à celui du spectateur qui savoure l'opium d'images dans la salle obscure.

Dans un des plus émouvants moments du film, Noodles, vieilli, se retrouve face à l'ouverture par laquelle, enfant, il dévorait des yeux Deborah. La caméra s'avance dans une lumière intense, efface peu à peu le détail des lieux et nous conduit par surbrillance à travers l'ouverture dans une autre époque, celle du passé où surgissent les souvenirs.

Dans ce passage du présent mortifère au passé heureux, tout en délicatesse, est atteinte la quintessence du film.

Comment ne pas voir une heureuse célébration du cinéma dans «cette ouverture » qui représente à la fois le cadre du réalisateur et l'écran du spectateur sur lesquels se joue la magie de l'art qui permet, selon les désirs, de voyager du présent au passé, du rêve à la réalité.

Anita LINDSKOG

Nous contacter

CINEPAGE

Un réseau d'amis réunis par la passion du cinéma

6 Bd de la blancarde - 13004 MARSEILLE

Tel/Fax : 04 91 85 07 17

E - mail : cinepage@free.fr